

Fin de mandat

∴ Par Michel Tousignant

Après quelques pincements de cœur, j'ai annoncé au conseil d'administration en septembre dernier mon intention de mettre fin à mon mandat comme directeur de Pour la suite du monde avec la publication du numéro 74 au printemps. Cet engagement a été pour moi une expérience très riche qui m'a permis, avec la collaboration d'un grand nombre d'entre vous, d'atteindre les objectifs fixés. Mon intention était de publier des articles substantiels qui mettraient en valeur les expériences de vie de nos membres, que ce soit dans leur seconde carrière, dans leur vie personnelle ou dans des réflexions académiques ou philosophiques. Le bulletin a permis ainsi de contribuer à consolider l'identité de l'APR-UQAM et de la représenter auprès de nos correspondants et collaborateurs. Il sert aussi d'archive à la mémoire collective pour revivre les faits saillants de notre histoire et la faire partager à nos nouveaux membres tout en rendant hommage régulièrement à celles et à ceux qui nous ont quittés.

Voici un extrait de la lettre adressée à Marcel Rafie, président, pour annoncer ma fin de mandat:

« Cher Marcel,

J'ai commencé à assumer la tâche en mai 2013 avec le N° 59 et pour lequel tu étais encore responsable d'après les archives. Au printemps 2018, j'aurai donc achevé ma cinquième année. Mon ambition de relancer le bulletin sur de nouvelles pistes tout en m'inscrivant dans la tradition établie a demandé certains efforts. Le rythme a été de trois numéros de 20 pages par année depuis le début de ce mandat sauf pour deux numéros de 16 pages. Comme la plupart des articles sont sollicités plutôt que soumis spontanément par des auteurs, cela demande un effort de recrutement. Je dois dire que les membres du conseil d'administration, dont le président en particulier, ont amené une aide précieuse sans laquelle je n'aurais pu accomplir le boulot. Par ailleurs, la production du bulletin nécessite du temps (merci à Yvon Pépin de m'avoir prévenu le premier jour). Il est vrai que la tâche a été rendue plus facile pour la mise en page par Wendy Hondermann,

73

Déc. 2017

sommaire

Fin de mandat <i>Michel Tousignant</i>	1
Voyages de nos membres	
Les voyages dans ma vie <i>Jacques Lefebvre</i>	2
Un voyageur pantoufflard. Moi ? <i>Claude Laferrière</i>	6
Comment visiter 50 sites archéologiques mayas... <i>Robert Papen</i>	7
Réflexions autour d'un extraordinaire voyage ordinaire <i>André Hade</i>	9
Sofia au quotidien <i>Michel Tousignant</i>	12
Un voyage hors du commun en famille élargie <i>Louise Dupuy-Walker</i>	13
Mes grands-parents <i>Amaya-Clunes</i>	15
Visite de groupe. Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt <i>Michel Tousignant</i>	17
Honneurs <i>Marcel Rafie</i>	18
Critique du concert de I Musici <i>Monique Lebrun-Brossard</i>	19
Publications de nos membres	20
Hommages	23



mais la correspondance avec les auteurs en stade de préparation finale demeure exigeante. Enfin il y a le rapport avec l'imprimeur, bien au point depuis l'ère de Roch Meynard, la mise à la poste qui comprend l'étiquetage des enveloppes, la mise en enveloppe et la livraison au bureau de poste de l'UQAM. Après ces cinq années, je me rends compte que les énergies diminuent quelque peu et que mes projets académiques en souffrent conséquemment. Je me vois donc dans la nécessité de quitter cette

responsabilité pour revenir à mes recherches.

Avec mes salutations cordiales,

Michel »

En conclusion, je suggère de nommer, en plus d'une directrice ou d'un directeur, un comité de rédaction avec un réseau de contacts diversifiés. Cela ne pourra qu'améliorer la qualité et la satisfaction de notre lectorat.

Voyages de nos membres

Merci à nos membres pour leur généreuse collaboration à ce numéro qui atteint 24 pages. Il y aura possiblement une suite dans le N° 74 pour faire place à deux collègues qui ont annoncé une intention d'envoyer un texte.

Les voyages dans ma vie

∴ Par Jacques Lefebvre

Ce fragment d'un texte plus vaste a été écrit de mémoire, à quelques vérifications près. Les libertés grammaticales ou de ponctuation visent à évoquer un récit oral (fictif).

Qu'est-ce donc qui nous fait voyager? Je ne parle pas ici de voyages obligés ou quasi-tels, travail, immigration forcée, décès ou maladie d'un proche. Je veux surtout me rappeler mes voyages de plaisir, de repos, de tourisme! Qu'ai-je trouvé par ces voyages, plutôt fréquents, disons annuels, depuis que j'ai atteint la cinquantaine? Je ne sais pas, je ne vois rien de majeur. Ma mémoire visuelle est presque inexistante *motu proprio*, je veux dire qu'elle ne peut pas me reproduire d'elle-même d'anciennes sensations. L'auditive ne vaut guère mieux. Pourtant, ma mémoire intellectuelle n'a

besoin que de livres ou de mes pensées ou de propos d'autrui pour s'alimenter et elle se souvient par elle-même. Heureusement que j'ai des photos! Je crois que j'ai acheté mon premier appareil vers 1995, tardivement dans ma vie, et il s'agissait encore d'images sur pellicules. Dix ans plus tard, comme tout le monde, je me servais d'un appareil numérique. On peut voir les résultats, en effacer avec une commande simple. On multiplie donc les prises de vues (statiques ou avec mouvement) sans craindre de manquer de place. Chaque année, j'ai proportionnellement plus de photos qu'au cours du voyage précédent et, au retour, je les travaille plus longuement à l'ordi : teintes, cadrages, grossissements-rapprochements quant à l'image, identification du lieu, date, description ou commentaire dans la légende. Impressionnant pour moi, même si je ne me sers que du logiciel, simple, fourni avec l'appareil. J'utilise la caméra



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2017-2018

Président	Marcel Rafie rafie.marcel@uqam.ca
Vice-président	Michel Tousignant
Secrétaire	Marcel Samson
Trésorier	Claude Laferrière Calvin Veltman Yvon Pépin

Bulletin Pour la suite du monde

Directeur	Michel Tousignant tousignant.michel@uqam.ca
Production	Créativa Design

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat sans permanence (aucun employé sur place)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone 514-987-3605 (répondeur seulement)
Site Web <http://www.apr-uqam.org>

dans ses modes automatiques (sauf pour le *zoom*, que je maîtrise!). Bref, je ne suis pas un *pro de la photo*. Tout cela prend du temps, occupe le temps, est-ce un des buts : *s'occuper*? Sans doute, mais il y a plus, car je pourrais m'occuper à bien d'autres choses qu'à voyager.

Je cherchais quoi? Foncièrement *moi-même*. Cela fut réussi. Au total, j'ai mieux compris le monde, physique et social, et donc moi en tant qu'humain. Le *baroque*, je le *sens* dès que je suis dans un de ses lieux ou devant une photo d'église. *Idem* pour le *roman*, le *gothique*, la *Renaissance* ou le *néo-classique*. Il ne s'agit pas de m'étaler à moi-même ces connaissances architecturales ou artistiques, imparfaites chez moi et isolément inutiles. Je suis loin de reconnaître infailliblement telle église, tel château, telle montagne. Mais peu à peu, avec le temps, les impressions se coordonnent, un style se définit, les travaux des hommes me deviennent plus compréhensibles, dans leur technicité certes, surtout dans la signification qu'ils y mettaient. *Eux, c'est nous*, toutes différentes que soient les valeurs de vie et les conditions matérielles d'existence. *Lascaux* et toutes les *Notre-Dame*, le *Colisée* et les gratte-ciel de *New York, c'est moi*, non pas en tant que leur auteur ou concepteur, mais ils me rendent plus vivant à leur contact, plus grand, plus beau, éveillé, fier même. Je me trompais ci-haut, ce que j'ai trouvé dans mes voyages et séjours est *majeur*, me confronte et conforte dans mes contacts avec le Monde (nature et humains, y inclus ceux d'ailleurs ou du passé).

J'ai eu tort de ne pas signaler, d'entrée de jeu, la *stimulation* que les voyages opèrent sur nous, nos sens, notre mémoire, voire nos catégories mentales. Le *plaisir*, quoi! Il ne devrait pas y avoir de honte à en parler, Jacquot! Du nouveau, ça saisit son homme, par exemple la *Grand-Place de Bruxelles*, si décevante en plein jour, après tout ce qu'on a entendu d'éloges sur elle. Si merveilleuse la nuit tombée, judicieusement éclairée, rides et décolorations du jour abolies, fardée, telle une *Sarah Bernhardt* plus que crédible, sur scène, en jeune femme, idolâtrée par des prétendants, elle qui, dans la vie, était déjà victime de l'*irréparable outrage* des ans. Et les *tableaux* : ah! quelle petite merveille, ce *Dali!*... Tel autre, de *Jackson Pollock*, met en contact des neurones qui ne se connaissaient pas, me charge d'électricité comme la prise murale les piles de nos appareils. *Vermeer*, un moment d'éternité, depuis trois siècles inchangé, lettre et cruche et lumière, merci, merci. Les *paysages* sont du voyage, ils s'installent en nous, qui allions vers eux. Comme c'est beau, le *Lac de Garde*, surtout tout petit, tout étroit, maintenant qu'on est sur la montagne (grâce au téléphérique), qu'on marche sur du sec et sur des restes de neige, en prenant soin de ne pas écraser les fleurs (perce-neige? primevères?), l'œil fasciné par les courbes des montagnes, et leurs ombres, et le brouillard çà et là... Mon problème, c'est que *j'oublie*. Ma mémoire manque parfois d'émotion quand je la sollicite, elle sait que j'ai été émerveillé, elle peut m'en préciser le lieu, l'heure. Mais l'essentiel lui échappe, à elle et à moi, la présence agissante, *touchante*, de cela qui

a été vu, connu, vécu, cette « *co-naissance au monde et de soi-même* » décrite par *Claudel* dans un texte où je ne crois pas m'être avancé plus loin que son beau titre (*ajout* : depuis, je l'ai lu : art poétique, phénoménologie de la sensation et cosmogonie tout à la fois). De temps à autre, nous sommes des *Proust* goûtant à la madeleine ou trébuchant sur les pavés de la cour de l'hôtel de *Guermantes*. Lui, bien sûr, s'en est rendu compte et nous l'a rendue sensible, cette *co-existence* en deux lieux, deux temps. Réconfortante et sans doute illusoire saisie d'un éternel, intemporel à tout le moins.

Il y a bien des formes de *contact avec autrui en voyage*. Quelqu'un à qui on demande son chemin, une serveuse au resto, un voyageur que l'on guide vers des curiosités que l'on a découvertes la veille (à Rome, le couple d'Américains, un peu égaré, à qui je parle de l'église et de sa tour, puis de la *Bocca della Verità* où l'acteur effraie la frêle *Audrey Hepburn* en faisant semblant de s'être fait dévorer la main pour cause de mensonge). Les conversations en train, parfois en français, plus souvent en anglais entre non-anglophones d'usage, *ein wenig* d'allemand, *un poco* d'italien, quelques gestes des mains, et on se comprend. Et *le passé culturel du pays*, on le voit dans les constructions, en auto et à pied. Dans les musées aussi. Foin des Impressionnistes, même dans un Musée prestigieux. On en a déjà vus, on n'a pas des mois ici, à Londres, allons plutôt dans la section des paysagistes anglais autour de 1800. De même le 19^e des *Polonais*, chez eux. En retard comme toute l'Europe de l'Est (et comme le Québec) par rapport aux mouvements nouveaux en peinture, en sculpture. Très instructif, sur le passage du temps, très beau et émouvant même si c'est peu original.

Avant 2011, qu'est-ce que je connaissais de la *Pologne*? J'y vécus alors dix-huit jours. Séjour en solitaire. *Varsovie*, à mon arrivée (ma valise me retrouve le lendemain). Train vers le nord et la *Baltique*. Un bijou, beau de jour et de nuit : *Gdansk* avec sa superbe *Grande* (ou *Royale*?) *Rue* (ou *Place*?) allongée entre ses deux hautes portes fortifiées, ses églises et son port. Train vers le sud et *Cracovie*, si belle, ancienne capitale jusqu'en 1600, épargnée des destructions des années '40. Une immense place centrale, à laquelle tout nous ramène toujours. Un des plus beaux intérieurs d'église que j'aie vus : *Notre-Dame*. Mines de sel et montagnes toutes proches. Train pour le retour à *Varsovie*, grande à la soviétique, belle surtout dans la *Vieille Ville* et la *Nouvelle Ville* (15^e ou 16^e, la Nouvelle!), reconstruites. Avec ses palais princiers d'autrefois et ses grands parcs. *Beautés*.

Atrocités. Depuis des siècles, les *Juifs*, actifs et nombreux, étaient chez eux dans le quartier *Kazimierz* à *Cracovie*: habitations, commerces, synagogues, cimetières. Déracinés en 2-3 ans, tués en masse. Un « *juste parmi les nations* », le pharmacien *Pankiewicz*, « seul Polonais non-juif autorisé à y demeurer », a sobrement décrit les horreurs du ghetto improvisé et surpeuplé. Émouvante visite de sa pharmacie, modeste musée. Puis le musée *Schindler*, un peu plus loin? Non, je vois des cars de touristes à l'entrée, je le crains trop

racoleur, à tort? À Varsovie, musée de l'insurrection de la population en 1944 (autorisé récemment, après la fin de la mainmise soviétique). Instructif certes. Éprouvant. Quatre-vingts jours de combat. L'armée russe resta cantonnée de l'autre côté de la Vistule, en attente. Que s'entretuent et s'épuisent Polonais et Allemands! On entrera par après. À Gdansk, musée de l'ambre (résine fossile exploitée dès le Moyen Âge) : de la matière brute et des objets finement travaillés, dans un *ex-donjon-porte de ville*, ex-prison et ex-lieu de torture! Cher Québec, tu as eu tes épreuves, mais compare-toi!

Un voyage m'occupe longtemps, il me dure. J'ai parlé de photos à traiter par la suite. Neuf mois plus tard, je n'en suis qu'à la moitié de mes photos de Rome et de la Toscane. Souvent aussi, c'est la littérature, la musique, le théâtre, le cinéma qui s'inscrivent dans mes jours et mes semaines.

J'ai donc continué mon voyage de Pologne ici à Montréal, chez moi. Littérature? Je ne connaissais aucun auteur, que des noms. Dans l'année qui suivit, je lus du Mickiewicz, leur poète national, disons 1840, patriote et soldat. Il mit sur pied une milice pour la libération nationale de la Grèce, pays opprimé comme le sien. Je n'ai pas encore lu *Quo Vadis*, la plus célèbre des œuvres du « nobélisé » Sienkiewicz. Son roman sur les Guerriers teutoniques, ordre militaro-religieux dominant le Nord-est européen (Allemagne, Pologne, Lituanie), disons vers 1400, est très réussi en son genre, naïveté-force-cruauté-fidélité-trahisons. Littérature encore et surtout théâtre chez Wyspianski, auteur de *Noce*, en 1900 (exactement?), Rencontre d'une paysannerie à l'aise et de l'intelligentsia nobiliaire ou urbaine (premier acte), fantastique intrusion nocturne de héros anciens dans les cerveaux alcoolisés de quelques convives (deuxième acte), avortement d'une rébellion désirée et quasi déclenchée, d'où heureux/malheureux dégrisement, rien n'a changé (troisième et dernier acte). Visite du Musée Wyspianski à Cracovie : peintre, décorateur, costumier. Et quel extraordinaire vitrail que son « Dieu le Père » dans l'église des Franciscains, aussi à Cracovie. Peut-être encore plus polyvalent, s'il se peut, S.I. Witkiewicz (plus connu comme Witkacy, un de ses nombreux alias) avec ses pièces politico-surréalistes, ses productions comme photographe et peintre (il indique sous l'effet de quelle drogue il a réalisé, sur commande, telle ou telle œuvre). Se suicida? Au début de la Seconde Guerre mondiale?

À part Chopin et le pianiste-président Paderewski (je viens juste de retrouver mentalement son nom, presque trois ans plus tard), j'étais fort ignorant quant à la musique polonaise. Un coffret de cinq disques sous la direction du chef britannique connu, *Simon Rattle*, m'a révélé Szymanowski : première moitié du XX^e; concerto pour violon, sans division en mouvements, joué à Montréal tout récemment, mais n'y suis pas allé; opéra du *Roi Roger*, mi-religieux, mi-païen, historicité douteuse, vu à la télé ou en DVD; chants inspirés de l'Afrique du Nord, ou de l'Asie Mineure, je ne me souviens plus et ne suis pas musicien... Musique ardente, prenante, sensuelle. Lutoslawski, lui, a traversé le siècle et ses transformations musicales. J'écoute, curieux, incertain, enrichi à mon insu?

Quant à Penderecki (déjà venu à Montréal?), il me reste à glisser dans l'appareil-lecteur un CD (parmi un assez grand nombre de ses œuvres, sous sa direction). Musique religieuse sur celui-ci. Je le laisse traîner depuis trois ans... Si j'ai autant parlé de la Pologne, c'est probablement à cause du degré de mon ignorance initiale et de la relative proximité temporelle du voyage. Celui-ci m'a marqué. Comme d'habitude, j'écris sans consulter de documents, quitte à retrouver les noms par la suite dans les livres ou sur les étuis de CD, noms en majorité déjà oubliés par moi (même si je peux décrire partiellement œuvres et vies). Il faut dire que les noms polonais, ce n'est pas du facile à mémoriser pour un vieux cerveau.

Il y a eu une autre forme de découverte de moi-même dans et par ces voyages. Je suis un anxieux, voire un angoissé. J'ai donc une liste de choses à ne pas oublier avant le départ : billets de transport, passeport, cartes bancaires, cartes d'assurance, documentation, vêtements, médicaments... en ai-je omis? Sûrement! C'est toujours le cas! La liste s'est donc allongée avec le temps. Mais venait le temps des vrais pépins, cet anxieux réagissait efficacement, grosses émotions mises de côté au profit de l'action. Quels pépins? Des correspondances d'avions ratées, des valises égarées, des grèves ou des blocages d'autobus (à la gare ou dans la ville), une auto neuve dont le démarreur fait faux bond aux touristes fatigués et à peine débarqués de l'avion de nuit que nous sommes (aux postes de péage nous devons la pousser), des arrivées à des gîtes dûment réservés mais aux chambres toutes occupées (par distraction de l'hôte ou quelque ineptie administrative), des désordres digestifs actifs, et quoi d'autre? En voyage comme chez moi ou au travail, la tempête ne m'emporte pas, je fais face, je règle les problèmes. Cette aptitude, inattendue jadis, me reconforta et m'incita sûrement à faire d'autres voyages. Mais l'anxiété me ronge lorsque l'action est impossible immédiatement, en particulier quand il s'agit d'aider mes proches.

Où suis-je allé? Voyons cela, par tranches d'âge. D'abord, au cours des vingt dernières années. Au Québec, en itinérance ou à domicile fixe (gîtes ou chalets) : Bas-Saint-Laurent/Gaspésie, au moins sept fois, mon fils habite à Gaspé depuis dix ans; Mauricie, Charlevoix, Cantons de l'Est, chaque région au moins deux fois; Laurentides; Côte-Nord... Dans le reste du Canada, beaucoup moins qu'antérieurement, mais Toronto, Niagara Falls, Ottawa. Aux États-Unis, Nouvelle-Angleterre 2-3 fois, dont Boston; New York, au moins 4, le fils de ma conjointe y a vécu; Washington-Virginie-Pennsylvanie-Philadelphie en une semaine ou dix jours, mon aventure la plus au sud, et rien du tout à l'ouest de ces lieux. Le tout ne fait pas un gros morceau du territoire états-unien! Au-delà des mers? L'Europe seulement, mais fréquemment. France 3 + Paris 2, Royaume-Uni 1 + Londres 2, Barcelone, Belgique, Allemagne 2, Hollande, Pologne, Prague, Italie 4 et quelques jours en Suisse, en Autriche aussi. Au total, des lieux civilisés, organisés pour le tourisme. À mon palmarès, ni jungle, ni traversée de l'Atlantique en solitaire, ni d'escalade périlleuse. Du

confort, au plus petit prix! L'Europe, c'est mon monde, mon passé culturel, le grand réservoir de la plupart de mes curiosités, ma nourriture spirituelle, ma croissante familiarité esthétique, la donneuse de forme aux grandes questions humaines et la porteuse de réponses qui me sont compréhensibles. Je ne recherche *pas le pittoresque et la nouveauté* pour eux-mêmes. Moi, l'étranger, qu'apprendrais-je en Chine, en Afrique noire? Que du superficiel, à la va-vite? Un dépaysement, que je traite de trop haut, sans l'avoir connu au moins une fois?

Ai-je toujours eu *le goût des voyages* comme le pourraient penser les gens qui, depuis quinze ou vingt ans, me voient partir chaque année pour un, deux, voire trois voyages ou déplacements? *Pas de vingt-cinq à cinquante ans*, en tout cas. En '71, un bon mois en France et en Espagne, mon premier voyage en Europe, mon premier aussi par avion, avec mon épouse, et avec un couple d'amis pour les deux tiers du voyage, eux organisateurs, nous novices. En '88, année sabbatique, trois semaines en France, surtout à Nantes, où je fréquentai un ami collègue et sa femme, qui y passaient l'année avec leurs deux jeunes enfants. New York et, pour des congrès divers, surtout l'AMQ et la SCHPM/CSHPM, quelques lieux au Québec, quelques universités au Canada. Aussi, lors de *deux étés*, un chalet, non loin du Mont-Tremblant, une ou deux semaines, avec épouse et enfants en jeune âge. Au total, c'est davantage que ce que je pensais. Mais, en fait, c'est assez peu pour un *prof*, durant un quart de siècle. Je croyais n'avoir *rien d'important à communiquer* qui justifiait des déplacements importants et *rien ne m'attirait vraiment...*

Nous voilà rendus à la période de l'*adolescence* et de l'*entrée dans la vie adulte*: la fin du collège classique, les trois ans du premier cycle universitaire et les premières années de travail. Quelques courts déplacements culturels se réactivent dans mon cerveau. *Stratford, en Ontario!*, train ou autobus ou les deux, en été, seul, pour le festival *Shakespeare* évidemment, une ou deux fois. *New York*, deux ou trois fois, dont une avec un copain d'un ami, en train, pour la découverte, entre autres, de pièces d'*Albee*, et une autre avec *Claudette*, dont je ne savais pas que j'allais l'épouser, vivre avec elle plus de vingt-cinq ans, avoir et élever nos deux enfants.

J'ai vécu *deux fois deux ou trois mois au Canada anglais, en été*. Tout d'abord, en 1964, un *cours à Vancouver*, dépenses payées par un organisme subventionnaire. *Géométrie différentielle* le matin/*tennis* l'après-midi/*beer-drinking* et *Bavardages-sur-le-Monde* le soir. Ce fut mon premier long séjour à l'étranger, découverte de la ville (oh, qu'elle a changé depuis, me disent photos et données numériques!) et du campus de l'*Université UBC* (grands arbres naturels et totem, grand arbre culturel). Une petite protestation silencieuse de ma part, et des gens avec moi, au Festival du film français, commencé avec le *Cod Save the Queen*: nous restons assis, sans nous être longuement concertés, irrités de la présence d'un hymne, ou de cet hymne lors d'un événement français, ou de cet hymne au Canada et en anglais seulement (l'hymne canadien

n'avait pas encore été adopté, *Pearson*, je crois, le fera quelques années plus tard). De plus, premier opéra de ma vie, le théâtre était nommé *Queen Elizabeth* et il s'agissait de la *Damnation de Faust* de *Berlioz* en version concert. Trois jours de train, à l'aller, de même au retour, je n'étais pas riche, ça coûtait moins cher que l'avion, et on voyait des paysages. Les voyages forment-ils la jeunesse? Ils y contribuent sûrement, mais à quel point? Et c'est toujours nous-mêmes qui nous formons.

L'été suivant, je travaillai. Pas n'importe où. À *North Bay, Ontario*, dans le cadre de *NORAD*, l'entente canado-américaine pour la protection de l'Amérique du Nord contre des attaques aériennes. Tout récent *Bachelier en Sciences (Mathématiques)*, on me mit en recherche opérationnelle sous la direction d'un civil, ingénieur anglophone. Tout s'y faisait en anglais. Je ne dirai pas à quel(s) projet(s) je collaborai, pour préserver le secret promis... et parce que mon rôle y fut mineur. Moi aussi, j'étais un civil, avec un statut équivalent à celui de *sous-lieutenant*, admis donc au mess des officiers, en particulier au bar où je fréquentai les *canadian whiskies (=ryes)* à quarante sous maximum, avec réduction lors des *Happy Hours* du vendredi. Un jour de congé, parti avec des sous-officiers de mon âge, un peu éméché, je décidai d'en faire moi aussi... du ski aquatique. Moi, qui ne suis guère habile à ce type de sport et qui ne sais pas nager, c'est du *ski sub-aquatique* que je fis, mon gilet de sauvetage se détacha, le canot automobile fit demi-tour et arriva à temps pour m'empêcher de couler.

L'enfance et la petite enfance constituent une période où nous sommes très sensibles. Ce qui, pour l'adulte, n'est qu'un déplacement, ou une visite, s'agrandit chez l'enfant en un impressionnant voyage.

On allait en taxi *chez grand-papa en ville*, un logement fait sur le long, au troisième étage. Les adultes jouaient aux cartes. La télévision, en noir et blanc, diffusait une partie du match de hockey... Je parlais sans doute peu, je me sentais bien, j'étais en sécurité, avec des grands, dans ma famille... Simples visites. Agréables soirées.

Mes séjours à *la campagne, dans la maison de mon grand-père maternel, rang St-Thomas, près du village St-Zotique*, en allant vers l'*Ontario*, étaient de plus longue durée. Dépaysement, vastitude des *champs*, son/sifflement du *train* quelques fermes plus loin... Les *bâtiments* de la ferme... Le *potager* derrière la maison... Devant la maison, le *jardin fruitier*... Était-ce le *Jardin d'Éden*? Je me le demande aujourd'hui clairement pour la première fois... Mais ne faisons pas de récit idyllique! J'y ai connu des *souffrances*, qui se réactiveraient encore si je n'étais pas vigilant... Je m'enfarge et tombe tête première dans une bouse de vache... *Un soir, je m'enfuis*. À l'extérieur, il fait noir, je passe derrière la maison, je vais dans le fossé, m'y cacher, m'y perdre? Comment m'a-t-on retrouvé, ramené? Peur, très grande peur...

Ce sont de petits incidents, émois ou révélations, à grands effets sur le *petit humain* que j'étais et que je suis encore, parmi tous les âges qui survivent en moi...

Février 2015

Un voyageur pantouflard! Moi?

::: Par Claude Laferrière

L'été dernier, je discutais avec un de mes p'tits fils et sa copine. Les deux m'exposaient divers projets de voyages: le Népal, la Patagonie, le désert de Gobi, la Namibie et autres terres d'aventures. Il m'a bien précisé qu'il ne voulait pas faire comme moi, des voyages *traditionnels* et *confortables*. J'avoue avoir pris la remarque un peu de travers. Ayant mis ma susceptibilité de côté, je me suis demandé: «Suis-je un voyageur pépère?» Pas facile de répondre cette question puisque cela en attire une autre: «Pourquoi je voyage?»

Les gens parlent souvent de piqûre. À part les nombreux vaccins et les insectes, je n'ai pas souvenir de piqûre(s). Jusqu'à la fin de la vingtaine, je m'étais limité aux *aventures* dans les Caraïbes. Puis par le plus grand hasard, je me suis retrouvé avec la famille au Rwanda. C'était dans le cadre d'un contrat pour l'ACDI d'une durée de deux ans et demi. Des piqûres d'insectes, ça oui, il y en a eu. Il y a surtout eu un gros choc culturel. Après, on ne voit plus la vie de la même manière; *ça pique* la curiosité pour la vie.

Ce séjour en terre africaine a développé mon appétit pour l'autre, les autres. Depuis, j'ai visité près de quatre-vingts pays. J'ai arpenté les cinquante états américains. Que ce soit les paysages, les gens, les cultures, dans mon cas, le proverbe «l'appétit vient en mangeant» s'est confirmé. Cet appétit ne s'est jamais apaisé. Il s'est aussi transmis à ma femme et mes enfants¹. Pour mieux entrer en contact avec «l'autre», nous nous sommes mis à l'espagnol: des cours bien sûr, mais aussi des immersions dans des familles au Mexique et en Amérique Centrale. Vivre un mois chez les Mendez à Cuernavaca, c'est très différent d'un «tout-compris» à Cuba. Participer à une noce à Antigua Guatemala ou une fête de quartier à Guadalajara ne ressemble en rien à une soirée dans une discothèque d'Acapulco.

Au fil des années, il y en a eu des voyages. Rouler pendant dix-sept jours sur la mythique Route 66 de Chicago à Los Angeles, sans savoir où on va passer la nuit. Parcourir lentement les 180 kms de la route de Hana et *déguster* autant de paysages merveilleux. Se sentir totalement dépaycé sur un bateau au coeur d'un marché flottant du delta du Mékong. Assister au lever de lune dans la baie d'Ha Long à bord d'une réplique de l'Émeraude. Contempler (pas comme Napoléon tout de même) le plateau de Gizeh du sommet de Mykérinos. Faire un safari dans le Ngorongoro et éprouver des difficultés à dormir le soir en raison de l'excitation de la journée. Tant de belles images!

J'avoue que sur le lot, certains voyages ont été conventionnels. Faut-il souffrir pour être un vrai voyageur? Rouler de Melbourne à Brisbane par l'arrière pays ne demande pas de grands sacrifices physiques. Non, il faut une bonne dose de patience pour comprendre l'accent des gens rencontrés. C'est vrai,

j'aime bien conduire, à droite ou à gauche de la route. Ça permet d'aller dans des coins moins touristiques et d'entrer en contact avec les gens: Ce paysan de Savoie qui nous parlait de sa passion pour ses fromages, certains âgés de plus de vingt ans. Ce pêcheur de Telchal Puerto (Yucatan) à la dentition clairsemée qui nous avait fait cuire des poissons sur un feu de bois. Cette dame d'Atenas (Costa Rica) qui nous avait offert des biscuits à l'ananas tout chauds, avec un sourire encore plus chaud. Voilà de belles raisons de continuer à voyager. Et tout ça en prenant peu ou pas photos. Quand je le fais, j'ai l'impression de regarder sans voir. Ma mémoire est encore bonne; je préfère l'utiliser. Et si jamais elle se perd, les photos que je n'ai pas prises, n'intéresseraient personne. De toute façon, ce qui a de plus beau à voir se trouve dans les prochains voyages.

Je voyage et je déteste les chambres d'hôtel. Avec le temps, ma femme a développé une spécialité: la location d'appartements ou de maisons partout dans le monde. Que ce soit en Europe, en Amérique du nord au sud, en Océanie, elle peut trouver un endroit meublé, en ville ou à la campagne où on peut se loger pour un ou quelques jours ou plus longtemps. Aujourd'hui, à l'aide d'internet, elle peut le faire dans un très court délai². On arrive, on déballe, on s'installe et on est chez-soi. Mon p'tit-fils aurait-il donc raison. Je suis un casanier qui aime voyager; en d'autre mot, un pantouflard. C'est bon, j'accepte le qualificatif.

En louant une maison, on économise sur deux plans: c'est souvent moins cher qu'une chambre d'hôtel et on ne mange pas tout le temps au resto. Pour cuisiner, il faut faire des courses, visiter des marchés. On peut voir ce que les «autochtones» achètent et à quel prix. On a aussi des voisins. Souvent j'ai constaté que la peur de l'étranger n'existait pas. Étant de passage, on ne risque pas de s'incruster. À Mérida, le voisin possédait une voiture identique à une de mes anciennes. Le simple fait de lui en parler, la discussion s'est poursuivie chez-lui, dans la cour arrière autour d'un thé avec parents et amis. Et quand je parle de thé, c'était pour les dames. Les hommes avaient eu droit à des breuvages plus corsés. Mes excuses pour le sexisme de l'anecdote mais c'est ce qui est arrivé.

Bah! Un jour, j'aurai ma revanche contre mon p'tit-fils. Le temps passant, il deviendra grand-père. Qui sait? Il se pourrait qu'un de ses petits-enfants, au retour d'une virée dans la ceinture d'astéroïdes, qualifie de douilllets et de mignons, ses séjours au Népal ou autre désert. Il lui dira: «*Mon pauvre pépère...*» Et oui, tous les pépères ont d'abord été des petits-fils. D'ici là, je ne vais pas me priver des mes pantoufles. Prochain voyage: la Martinique cet hiver dans une jolie petite maison.

¹ Jeunes, mes filles jouaient à l'hôtesse de l'air. Elles ramassaient des petits voisins et les installaient sur des chaises en rangée. Puis elles leur passaient des trucs à manger et des jus à boire.

² Bien avant AirBnB que l'on évite, elle nous a déjà dégotté une maison sur les rives d'un lac autrichien aux eaux d'un vert émeraude comme celles du lac Louise. Et tout ça, la journée même.

Comment visiter 50 sites archéologiques mayas... sans (trop) se fatiguer!

::: Par Robert A. Papen

L'une des promesses que je m'étais faites lorsque j'envisageais ma retraite (prise en 2003) était de voyager durant les mois d'hiver et puisque mon épouse Viviane, plus jeune que moi, devait encore travailler durant quelques années, je savais que ces voyages seraient surtout faits en solo. De 2006 à 2014, chaque janvier, j'ai donc dit au revoir à Viviane, pris mon sac à dos et à l'aide de l'avion, de l'autocar ou du minibus, j'ai pu faire une série de voyages des plus fascinants, la plupart en Amérique latine, en particulier au Mexique (trois fois), au Belize, au Guatemala, au Honduras et au Nicaragua (voir le récit de ces voyages dans le n° 45 (2009) de *Pour la suite du monde*). Plus récemment, j'ai aussi eu l'occasion de me rendre au Costa Rica, en Argentine et sur l'île de Porto Rico et sa minuscule île dépendante, Vieques. Mais le voyage le plus « hors de l'ordinaire » est sans doute celui de l'hiver 2014, lorsque j'ai visité une cinquantaine de sites archéologiques mayas, dans la péninsule du Yucatán, au Belize ainsi que dans la région du Chiapas et dans l'État de Tabasco, au Mexique.

Je m'étais déjà rendu au Yucatán à quelques reprises, surtout à la Riviera Maya, et ces brefs séjours m'avaient donné l'occasion de visiter certains sites archéologiques bien connus comme Chichén Itzá, Cobá et Tulum. Ceux-ci m'avaient d'ailleurs donné le goût d'en savoir davantage sur l'histoire et la culture des Mayas. Puisque j'avais déjà relativement bien « couvert » les endroits les plus intéressants du Mexique – du point de vue touristique, s'entend – j'envisageais donc de parcourir la péninsule du Yucatán dans son entier afin de visiter un maximum de sites archéologiques. Je savais qu'au Belize, dans la région du Chiapas et dans l'État de Tabasco, voisins du Yucatán, se trouvaient également de nombreux sites mayas puisque ces régions ont toujours fait partie de l'aire maya.

Dès l'automne 2013, j'avais pu mettre la main sur deux guides indispensables de Joyce Kelly, archéologue américaine et spécialiste des sites mayas, *An archaeological guide to Mexico's Yucatán Peninsula* (1993) et *An archaeological guide to Northern Central America* (1996), publiés par la University of Oklahoma Press. Ces guides décrivent en menus détails plus de deux cents sites archéologiques, avec moult photos, plans et cartes à l'appui. Évidemment, je me doutais bien que les choses aient pu changer depuis les vingt ans de la parution de ces guides, et j'avais ainsi entrepris pendant tout l'automne des recherches sur Internet. Le résultat me fournit environ

450 pages de documentation supplémentaire que j'avais soigneusement colligées en deux cartables à feuilles amovibles. Puisque Kelly classe les sites selon leur importance et leur intérêt (d'une à quatre étoiles), j'ai tenu compte de cette classification pour planifier mon périple, car je voulais privilégier les sites les plus intéressants et les plus importants, sachant très bien que je ne pourrais jamais visiter les quelque deux cents sites répertoriés. J'avais donc à ma disposition tous les renseignements requis pour bien apprécier les divers lieux, sans avoir à prendre un guide en chair et en os. Je n'avais qu'à extirper les pages pertinentes de



mes cartables et me présenter aux guichets d'entrée.

Étant donné que certains sites se trouvent assez loin des routes principales – souvent au bout d'une piste plus ou moins entretenue (voir photo 1) – et qu'ils ne sont pas nécessairement desservis par les compagnies d'autobus, j'avais décidé de louer un VUS à traction intégrale qui me permettrait de me rendre aux divers sites sans trop de difficultés – du moins, je l'espérais! C'est donc avec une petite Volkswagen Fox louée à Cancún que j'ai parcouru les routes et les pistes de la région (voir photo 2).

Mon plan était de plus ou moins suivre le sens d'une horloge (voir la carte) : en quittant Cancún vers le sud, je longerais la côte de la mer des Caraïbes vers Chetumal (en visitant plusieurs sites, dont ceux de El Meco, Xelha, Cobá, Tulum, Muñil, Chacchoben et Xulhá) pour ensuite me rendre au Belize (Lamanai et Altun Ha), remonter vers le Quintana Roo en direction de Calakmul, site de l'UNESCO, ainsi que des sites le long de la route 186, le fameux *Corredor arqueológico* (Dzibanché, Kohunlich, Xpujil, Hormiguero, Becan, Chicanná, Balamku, etc.), me dirigeant ensuite vers Villahermosa dans l'État de Tabasco (El Tigre, Palenque, Comalcalco), pour revenir vers l'État de Campeche et sa capitale éponyme (le site d'Edzna, entre autres), parcourir la *Ruta Chenes* (Hochob, Tohcok, Tabasqueño, Dzibilnocac, Santa Rosa Xtampak, etc.), monter au nord vers Mérida (Oxkintok, Chunhuhub). De là, je comptais (re)visiter Chichén Itzá et les quelques rares sites du nord du Yucatán (Dzibilchaltun, Mayapan, Ek Balam, Aké, Izamal). J'avais également planifié de passer une semaine pour reprendre mon souffle sur l'île de Holbox, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Cancún, dans le golfe du Mexique, un petit paradis qui heureusement n'a pas subi le développement touristique effréné de la Riviera Maya, pour enfin revenir sur mes pas jusqu'à Mérida, où Viviane devait me rejoindre à la mi-mars. C'est avec elle que j'avais réservé la visite du superbe site d'Uxmal et de ses alentours (la *Ruta Puuc* : Kabáh, Sayil, Labná, Xlapak).

Les limites de cet article ne me permettent pas de décrire tous les sites que j'ai vus durant ces dix semaines. Qu'il suffise de dire que parmi la cinquantaine de sites visités, très peu m'ont déçu, même les plus petits, tout au contraire! Bien sûr, des sites archiconnus comme ceux de Chichén Itzá, Tulum, Uxmal et Palenque, visités par des centaines de milliers de personnes annuellement, sont impressionnants de par leur étendue, la qualité de la reconstruction des édifices, la variété architecturale et artistique des bâtiments, mais il faut partager l'expérience avec des milliers de personnes rassemblés autour de leurs guides qui crient à tue-tête pour se faire comprendre. J'ouvre une parenthèse ici pour signaler que lors de ma visite de Chichén Itzá, je m'étais présenté très tôt le matin, dès l'ouverture du site justement afin

d'éviter les foules, et j'ai pu parcourir toutes les parties du gigantesque site plus ou moins seul, sans être dérangé. Les ruines qui m'ont le plus impressionné sont sans aucun doute celles de Lamanai au Belize et celles de Calakmul, situé en pleine jungle à une soixantaine de kilomètres de piste rectiligne au sud de la route 186. Pour ce qui est de Lamanai, ce ne sont pas seulement les ruines elles-mêmes qui impressionnent (elles datent de 800 à 600 ans av. J.-C.), mais c'est aussi le voyage pour s'y rendre qui attire les visiteurs : il est très difficile de s'y rendre en voiture, même avec une traction intégrale et, sans guide, il est très facile de se perdre. C'est donc par bateau qu'il faut s'y prendre. Pour ce faire, on doit se rendre au village d'Orange Walk, dans le nord du pays, et faire affaire avec l'une des nombreuses petites compagnies qui offrent des tours organisés. La descente de la rivière New est paisible et permet d'observer des milliers d'oiseaux et des centaines de crocodiles.

Quant à Calakmul, les ruines se trouvent à une soixantaine de kilomètres de la route principale au bout d'une piste plus ou moins bien entretenue. Les documents soulignent d'ailleurs qu'il est très difficile, voire impossible, de dépasser ou de croiser un autre véhicule à cause de son étroitesse et qu'il vaut mieux partir très, très tôt le matin afin de ne pas avoir à rencontrer de véhicules venant en sens inverse. Dès l'aube, j'étais donc absolument seul sur le chemin qui perce tout droit la jungle semi-tropicale, et durant le trajet j'ai pu apercevoir un superbe jaguar, noir comme la nuit, tranquillement traverser la piste juste devant mon auto, des centaines de dindes sauvages et une multitude d'oiseaux tropicaux avant d'arriver aux ruines. Celles-ci sont éparpillées sur des dizaines de kilomètres de jungle, la plupart n'ayant pas été reconstruites. Plusieurs pyramides dépassent la cime des arbres et pour ceux qui osent les gravir (je ne me suis pas privé!), leurs sommets vous donnent une vue de la jungle à perte de vue; on peut même y voir le Guatemala, non loin (voir photo 3).

D'autres sites, beaucoup plus petits et bien moins connus, offrent au visiteur une expérience à l'Indiana Jones, car ils sont souvent tout à fait isolés, sans gardien, sans visiteurs, envahis par des lianes, des troncs d'arbres, etc. (voir photo 4).

Avec les guides et la documentation dont je disposais, je pouvais donc m'asseoir sur une marche de pyramide ou de temple et tenter de visualiser ce à quoi ces cités anciennes avaient pu ressembler, m'imaginer les gens qui les peuplaient, leurs activités, leurs cérémonies. J'en étais très souvent fort ému, et je devais m'efforcer pour retrouver mes esprits et poursuivre ma visite. Presque quatre ans plus tard, il m'arrive encore d'avoir soudainement un « flash », une image saisissante d'une de ces ruines. Ce sont sans aucun doute des souvenirs impérissables.

Réflexions au sujet d'un extraordinaire voyage ordinaire

∴ Par André Hade

Depuis quelque temps, toutes les raisons étaient bonnes pour reporter notre projet de voyage au Texas, où vit le frère de mon épouse. Bien sûr, on saute dans l'avion, et quatre heures plus tard on se retrouve au paradis américain du pétrole et des cowboys. Cependant, telle n'était pas notre intention. Nous comptons profiter de ce déplacement pour voir un peu de pays au Sud de notre frontière. C'est pourquoi nous sommes partis en voiture pour parcourir plus de 8500 kilomètres en vingt-six jours et traverser dix-neuf États différents. Nous aurions peut-être dû décaler un peu la période du voyage pour correspondre à l'ouverture de la saison touristique, profiter de plus de services et, surtout, contempler davantage la végétation en fleur le long de la route et dans les jardins. Cependant, il aurait fait plus chaud dans le Sud et, cette année, nous aurions été affectés par des intempéries majeures.

J'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de livrer quelques réflexions au sujet de ce périple, somme toute assez ordinaire, mais qui fut pour nous une extraordinaire expérience. Il faut bien noter cependant qu'il s'agit ici surtout d'impressions, parfois d'opinions, mais pas d'analyse et encore moins de jugements. Il est bien possible que nos perceptions ne soient pas partagées, et même que certaines assertions puissent être contredites par des faits qui nous échappent.

L'itinéraire

En gros, nous sommes descendus par le Centre des États-Unis pour revenir par un trajet un peu plus à l'Est. Pour situer le parcours suivi, je signalerai les principales villes que nous avons traversées. Nous quittons le Canada à Kingston pour passer à Rochester, Buffalo, Érié, Pittsburgh, Wheeling, Lexington, Nashville, Memphis, Little Rock, Dallas, Vickburgh, Natchez, Bâton-Rouge, la Nouvelle-Orléans, Biloxi, Mobile, Destin, Montgomery, Atlanta, Asheville, Front-Royal, Gettysburgh, Stamford, Plattsburgh-Champlain et Montréal.

Les points forts de ce trajet sont sans doute: Rochester, la vallée de la rivière Ohio, Nashville, Dallas, Vickburgh, Nouvelle-Orléans, Mobile, Blue Ridge Parkway et Gettysburgh.

Les paysages

À ma grande surprise, le type de paysage n'a pas beaucoup varié au cours de ce périple. Toujours, il est demeuré magnifique, dans une végétation incroyablement belle et fournie. Des arbres, surtout des feuillus, souvent géants, magnifiques et sains. Certaines espèces qui ont déjà existé au Québec et qui sont maintenant quasi disparues. Les routes sont bordées d'arbres, les champs sont bordés d'arbres, les maisons sont entourées d'arbres, les vallées sont peuplées d'arbres, il y a de beaux arbres partout. Bien sûr, entre le Nord et le Sud les variétés végétales changent un peu, les conifères se font plus ou moins nombreux, mais la qualité et le nombre d'espèces et de spécimens demeurent impressionnants.

Nous avons vu des fermes de culture ou d'élevage de toutes les tailles, des pâturages, des haras magnifiques, des champs de riz, de betteraves à sucre et beaucoup d'autres champs en préparation. Tout au long du Blue Ridge Parkway et du Skyline Drive, nous avons roulé au sommet des montagnes pour surplomber des régions entières de forêts intactes ou de vastes vallées à peine entamées. Nous avons constaté les immenses territoires plats et fertiles du Sud où s'étaient installées les plantations, les difficultés et les limites



au développement de la colonisation posées par les régions montagneuses, imaginé le courage des premiers colons et la frustration des Amérindiens délogés de leur territoire, reconnu l'importance stratégique des cours d'eau Nord-Sud et toute la signification du mythe Mississippi.

Nous avons longé ce majestueux cours d'eau sur plus d'une centaine de kilomètres sans jamais pouvoir l'apprécier convenablement en raison des importantes digues qui le bordent de part et d'autre sur toute sa longueur. À certains endroits, notre GPS confirmait que nous nous trouvions bel et bien sous le niveau de la mer, et que, sans ces protections, tout le territoire serait inondé. Cependant, en traversant les ponts, nous avons pu constater l'ampleur de ce cours d'eau et imaginer toute l'importance actuelle et historique qu'il peut représenter.

Les personnes

À quelques exceptions près, nous n'avons pas vraiment établi de contacts étroits avec les personnes rencontrées. De plus, la barrière linguistique ajoutait aux difficultés pour aborder certains sujets et nuancer nos propos. Évidemment, la majorité de nos rapports se sont situés dans le contexte touristique que nous vivions, mais ils sont souvent allés au delà du «fonctionnel». Nous avons cru déceler un changement de mentalité et d'attitude entre le Nord et le Sud. Plus pratique et affairé au Nord, plus détendu et sociable au Sud. Mais partout, il nous est apparu que les valeurs ne changeaient pas vraiment, alors que le matérialisme demeure une préoccupation commune et le «business» un objectif universellement partagé. Les personnes que nous avons rencontrées ont toujours été gentilles, généralement serviables, parfois aimables, mais jamais chaleureuses. Certaines ont montré de l'intérêt pour les étrangers que nous étions et ce que nous pouvions représenter, mais ce n'est certainement pas la règle. Notre expérience indique peut-être que les Noirs auraient fait preuve de plus de sociabilité et d'intérêt que les autres.

Nous n'avons jamais été témoins de gestes ou d'attitudes racistes, mais nous avons pu constater des inégalités flagrantes. Il est évident qu'en cette matière, énormément de chemin a été parcouru, mais il en reste encore beaucoup à faire. Les populations noires les plus importantes rencontrées se situent dans les états plus à l'Ouest et en Pennsylvanie. Le Kentucky nous est apparu riche et prospère alors que la Louisiane, le Mississippi et le Tennessee sont certainement moins bien pourvus du point de vue économique. Nous avons pu voir des domaines présentant des résidences scandaleusement riches de même que nous avons pu côtoyer la pauvreté et même l'indigence. Il nous a semblé que les personnes sont très jalouses des prérogatives de la propriété privée, et que le respect des lois et règlements occupe une place élevée dans l'échelle de leurs valeurs morales.

Les villes

Dans un pays de plus de 300 M d'habitants, on ne loge pas toutes ces personnes sans créer plusieurs agglomérations plus ou moins peuplées. Il nous a semblé que la démographie au Nord se conjugue différemment de celle du Sud. Le Nord compterait

plus d'agglomérations, souvent de taille moyenne, uniformément répandues sur le territoire alors qu'au Sud, les villes seraient plus clairsemées. Quoi qu'il en soit, partout, nous avons pu constater l'étendue des villes et l'importance de leur population, qui se traduit de multiples façons, dont une densité de circulation sur les routes qui semble ne jamais se tarir. La caractéristique de presque toutes ces villes, outre leur immense étendue, est l'omniprésence d'autoroutes qui les envahissent jusqu'à les défigurer. Il faut le voir pour le croire. Il y a des autoroutes partout, et on ne cesse pas d'en construire de nouvelles. Cette organisation urbaine semble résulter du type d'aménagement qui prévaut chez nos voisins du Sud alors que l'augmentation de la population dans les villes se traduit par une expansion du territoire qu'elles couvrent plutôt que par une densification de l'occupation. Il en résulte des monstruosités dont les limites sont incroyablement grandes et les distances à franchir en conséquence. Ce mode d'aménagement pourrait être considéré comme étant hors de l'échelle humaine, mais à ce propos, on peut s'interroger pour savoir s'il vaut mieux parquer les gens dans des tours d'habitation en banlieue, toujours impersonnelles et souvent mal entretenues, comme on en trouve dans d'autres pays. Le corollaire de ce type d'aménagement est que la voiture individuelle devient absolument indispensable pour se déplacer pour les besoins du travail et même de la vie courante. En outre, ce réseau de routes devient rapidement quasi inextricable pour les étrangers comme nous, d'où l'intérêt, pour ne pas dire l'obligation, de disposer d'un GPS pour s'y retrouver. Parmi les cas les plus spectaculaires rencontrés à cet égard, on peut mentionner Pittsburgh, la Nouvelle-Orléans, Atlanta et surtout Nashville.

À plusieurs endroits, nous avons pu voir des quartiers huppés, emmurés et placés sous surveillance. Ailleurs, nous avons vu des quartiers ordinaires entretenus avec amour, d'autres délabrés et vétustes. Nous avons pu constater l'importance prépondérante du bois dans la construction et la finition des maisons, en dépit de tout l'entretien que cela peut représenter. Nous avons vu les scandaleuses «mansions» des plantations du Sud qui côtoyaient les cases pour esclaves. Partout, nous avons vu des églises et encore des églises, de toutes les formes, de toutes les couleurs, en ville, à la campagne, le long des routes, des rues et même des autoroutes, de toutes les dénominations et de multiples confessions. Quelques églises monumentales, mais le plus souvent de modestes bâtiments, parfois des propriétés assez conséquentes. En outre, nous avons pu constater que ces églises ne sont pas que des bâtisses, elles servent véritablement à recevoir les fidèles qui pratiquent assidûment leur culte.

Par contre, nous avons aussi visité des villes charmantes où les routes et les gratte-ciel ne semblent pas être la priorité. La ville de Montgomery est la seule capitale rencontrée qui se distingue ainsi, alors que Mobile a, de plus, conservé une bonne partie du charme ancien de ville française. Plusieurs villes ont historiquement été installées au bord des cours d'eau pour des raisons évidentes, et cette localisation ne cesse d'ajouter à leur charme. C'est le cas de Memphis, Little-Rock, la Nouvelle-Orléans, Mobile. La ville de Lexington

ressemble plus à un jardin qu'à une agglomération urbaine. C'est magnifique. À l'inverse, la ville d'Atlanta comme celle de Dallas s'appliquent à construire de plus en plus de tours commerciales souvent jolies et originales, mais qui encombrant singulièrement le centre-ville. À notre grande surprise, à Dallas, nous avons vu des quartiers résidentiels qui pourraient s'appeler Pointe-Claire ou Baie-d'Urfé. À Atlanta, ville des sièges sociaux de multiples entreprises, avec les rémunérations qui vont de pair, nous avons vu une banlieue peuplée de centaines de manoirs du style manoir de l'Île Bizard, installés dans la forêt magnifique d'une vallée fabuleusement belle. À la Nouvelle-Orléans et à Mobile, en raison de la forte présence de l'héritage français, nous avons nettement l'impression de nous trouver ailleurs qu'aux USA. Par contre d'autres quartiers de ces mêmes villes nous rappelaient à l'ordre de façon évidente.

Les routes

En ce qui me concerne, un des phénomènes les plus marquants de notre périple fut certainement la présence, l'omniprésence de routes et surtout d'autoroutes. Il y en a partout. Elles sont belles, larges, droites, solides, sécuritaires et munies d'une excellente signalisation. Les autoroutes ne se limitent pas aux routes qui portent cette désignation ; de nombreuses routes nationales, d'État et même locales méritent cette qualification selon les normes que nous connaissons au Québec. Il est facile et commode de voyager sur ces routes, qui sont toujours d'une qualité exceptionnelle. Comme tout le monde, nous avons voyagé en Nouvelle-Angleterre et sur la côte Est américaine, mais je dois dire que ce que nous avons vu comme routes lors de ce voyage dépasse largement les capacités de notre imagination. La plupart du temps, les emprises de ces routes sont tellement larges qu'on pourrait y loger deux autres routes sans problème. Au Kentucky, le Blue Grass Parkway est tellement beau que j'y installerais volontiers ma salle à manger. Par contre, à Dallas et en Arkansas, nous avons pu voir de vastes chantiers où on aménage encore des échangeurs monstres du type Turcot. Évidemment, ces routes sont très fréquentées par des véhicules privés, mais aussi par des camions qui sont tellement nombreux à certains endroits qu'ils deviennent nettement majoritaires. Ainsi, nous avons pu observer des rubans ininterrompus de camions remorques qui circulent sur les autoroutes, pour témoigner combien ils forment un des piliers fondamentaux de l'économie américaine. Cela, avec les autoroutes qui pénètrent dans les villes immenses, tend à démontrer que la vie est très difficilement imaginable dans ce pays sans les véhicules automobiles. Selon notre expérience, nous pouvons observer que les conducteurs adoptent un très bon comportement sur la route. À quelques exceptions près, ils sont respectueux, obéissent aux consignes, suivent le code de la route et peuvent même servir de guides en certaines circonstances.

Les plus belles expériences routières de notre voyage se situent indéniablement en Ohio et sur le Blue Ridge Parkway. Entre la Pennsylvanie et le Kentucky, nous avons suivi une petite route qui longe la rivière Ohio sur plus de cent kilomètres. Un paysage rural tellement beau et paisible, en dépit du fait qu'en plein pays du charbon, on peut observer plusieurs usines thermo-électriques, des usines pétrochimiques, des raffineries,

des usines de plastiques, des barges énormes sur la rivière, mais aussi une vallée magnifique. Un paysage de rêve qu'on ne voudrait pas voir finir. Par ailleurs, le phénomène le plus incroyable réside dans l'existence du Blue Ridge Parkway, qui est immédiatement suivi par le Skyline Drive. Il s'agit d'une route ininterrompue qui fait pas moins de 920 km, et qui circule au sommet des Appalaches. La route serpente légèrement et passe d'un sommet à l'autre, sans jamais descendre dans la vallée, à une altitude moyenne de 1000 mètres, avec des pointes autour de 2000 m. Des belvédères sont aménagés un peu partout pour profiter des points de vue incroyables offerts par cette route au sommet. On peut y observer des forêts à perte de vue, des vallées plus ou moins profondes ou étendues, des aménagements isolés à faire rêver n'importe quel retraité et de vastes territoires cultivés dans de larges vallées conquises de dure lutte par les explorateurs qui ont marqué notre enfance et les colons qui ont bravé les éléments. Cette double route relie les parcs nationaux Great Smoky Montains au Sud et Shenandoah au Nord. Elle a été entreprise sous Roosevelt pour contrer les effets de la crise économique des années trente, et elle a été complétée dans les années 70. Elle se situe véritablement au sommet des montagnes, se déroule sur toute cette distance sans un seul croisement de route, sans passer dans aucun village, sans aucune restriction de circulation routière (vitesse de 35 ou 45 mph), sans aucun panneau réclame, dans la nature intouchée et avec plusieurs possibilités d'arrêts pour l'observation ou les randonnées pédestres. Cette réalisation est l'antithèse parfaite de ce que nous observons partout ailleurs dans ce pays en matière de routes. Il s'agit d'un phénomène rare sinon unique. Une superbe réalisation où on trouve plusieurs tunnels et viaducs évidemment pas aussi spectaculaires que ceux d'Italie. Pour ajouter à l'incroyable beauté de cette route, signalons que les rhododendrons forment la plus grande partie de la végétation naturelle en bordure et que les azalées et les magnolias augmentent encore notre plaisir.

Le logement et la nourriture

Pour l'un et l'autre de ces deux sujets, nos exigences et nos attentes n'étaient pas élevées. En ce qui concerne le logement, nous avons pu constater que partout le long des routes principales, on peut facilement trouver à se loger, et on peut se mettre un toit sur la tête pour la nuit à très bon compte. Curieusement, nous avons pu constater que la gestion du réseau hôtelier semble devenir une prérogative de personnes d'origine indienne ou pakistanaise. Les chambres sont spacieuses, généralement bien entretenues, et souvent le petit déjeuner vient avec la chambre.

En ce qui concerne les repas, comme nous n'avons pas fréquenté les grands restaurants, nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de faire de découvertes formidables. Il y a bien les spécialités locales que nous avons plus ou moins appréciées et des découvertes qui relèvent plus de la surprise que de la jouissance. Par contre, nous avons facilement pu nous sustenter de façon tout à fait convenable, y compris en prenant de bonnes portions quotidiennes de fruits et de légumes. La friture et les viandes panées sont difficiles à éviter dans certaines régions, mais on peut composer avec ce qui nous est proposé.

Conclusion

Nous avons fait un excellent voyage dans une bonne portion d'un beau et très vaste pays. Beaucoup d'éléments ont pu nous échapper en plus de ceux que nous aurions aimé approfondir davantage.

Les villes sont caractérisées par leur étendue et par les routes et autoroutes qui les pénètrent. Généralement, les gratte-ciel font toujours partie du mythe.

Des autoroutes de toute beauté sillonnent le pays de toutes parts.

Les personnes sont gentilles, souvent serviables, mais toujours intéressées.

Un tel voyage représente une excellente occasion pour faire le lien entre l'histoire et la réalité actuelle.

Il faut rendre hommage aux vaillants explorateurs qui ont parcouru tout ce vaste territoire à pied ou par les voies d'eau.

Nous avons été très chanceux pour le temps, qui s'est montré très favorable à notre endroit.

Nous constatons que l'expérience a été beaucoup plus facile que ce que nous avions imaginé

La Camry est une excellente voiture, sûre, fiable et confortable.

Sofia au quotidien

::: Par Michel Tousignant

Il faut être un peu fou, je l'avoue, pour partir à l'aventure en Europe de l'Est à mon âge. Afin de voir le paysage rural de près, j'ai choisi l'autobus comme mode de transport entre Bucarest en Roumanie, et la capitale de la Bulgarie, Sofia. Pas facile d'obtenir les horaires avec internet, mais j'apprendrai après bien des efforts qu'il faut se diriger vers une minuscule gare de bus, Autogara Filaret, avec des départs internationaux exotiques : Chisinau, Istanbul, Athènes et autres. Sauf qu'on ne vous vend pas le billet avant de s'assurer que le bus soit bien arrivé en gare, ce qui trouble un peu votre sommeil de la veille. Aucune raison de s'inquiéter pour l'espace, deux passagers seulement m'accompagneront au départ dont un jeune homme revenant à la maison qui portait un minuscule sac à dos comme tout bagage, tout fier de son vélo de route neuf car il n'en trouvait pas à Sofia. Le jeune homme le démontrera pour l'installer sur le siège arrière. Si le bus devient bondé, notre ami continuera la route en train ou ... à bicyclette.



Sauf un petit frisson en traversant le Danube vers la ville de Russe, lieu de naissance du Nobel Elias Canetti, rien de remarquable. Des champs à perte de vue brûlés par la canicule de l'été 2017, sans habitations, villages ou bétail. Mon hôte à Sofia me dira que les habitants ont fui les plaines durant l'empire ottoman (1396-1878) pour se réfugier en montagne et ces villages de refuge se vident maintenant à leur tour à cause de la crise agricole. Il rappelle aussi qu'il est allé travailler bénévolement cette année dans les camps de réfugiés syriens et qu'il a invité ces réfugiés à venir s'installer là-haut, mais



sans succès. L'illusion du paradis allemand a prévalu.

Sofia a vu surgir de petites ONG qui organisent des visites de la ville avec des jeunes universitaires ayant rangé leurs diplômes au placard pour survivre comme guides. Ces jeunes pleins d'énergie racontent la ville comme ils l'ont vécue durant leur enfance. Je n'hésiterai pas à faire le plein d'eau sulfureuse à une fontaine, chaude comme du thé, qui a autrefois guéri ma guide d'une maladie de rein, et qui dans mon cas préviendrait je ne sais quel trouble de santé qui guette le voyageur à la première occasion. Le lendemain, c'est le tour guidé de l'ère communiste où on raconte comment on vivait en famille sous le bienveillant Todor Jivkov, le maître de la Bulgarie durant trente-cinq ans. Les familles se chamaillent si fort pour savoir si le régime aurait dû perdurer ou non que le sujet est devenu tabou dans l'espace domestique.

Las des musées, des églises, et de l'architecture stalinienne, j'opte après quelques jours, pour une randonnée en montagne sur le mont Vitoshka (1,290 mètres) qui est juste là au bout de la ligne du vieux tram numéro 5. Je dois avoir l'air bulgare déjà car la dame en face de moi me pose une question sur son itinéraire. J'attaque le sentier et n'y croise d'abord en ce lundi paisible que des vieillards méditatifs et solitaires. Mais l'un d'eux s'est attelé à un tronc d'arbre qu'il glisse sur la pente bien inclinée et qui servira probablement à se chauffer à l'approche de l'hiver. Un peu plus haut, les promeneurs de chiens occupent les paliers supérieurs, puis les joggeurs, puis plus personne; c'est

le signal de faire demi-tour. La faim me gagne et au point d'arrivée, je vois une vieille maison avec le mot bistrot ou plutôt *быстро* (origine russe selon la légende parisienne) écrit à la main en caractères cyrilliques au-dessus de la porte. Pendant que je déguste ma soupe, j'aperçois qui s'arrête à la porte un vieil homme à longue barbe hirsute traînant un balai comme ceux des sorcières sous son aisselle. Un quêteux? Il laisse tomber sur le seuil sa lourde veste de laine et son balai, tire quelques sous de sa poche et commande fièrement un: «kebabche» (grillade). Travailleur autonome alors !

Il me reste une heure avant mon départ pour l'achat de quelques cadeaux souvenirs. Mon obsession consiste à refuser d'acheter quelque cadeau que ce soit que je n'aurais pas désiré recevoir. Le cadeau n'est-il pas un don de soi après tout? Miracle, il y a au coin de la rue de mon hôtel une charmante dame

de mon âge avec une minuscule boutique qui vend des objets provenant d'une centaine d'artistes du pays. Son anglais est plutôt élémentaire et elle me demande si elle peut employer le français qu'elle maîtrise beaucoup mieux. Avec plaisir madame. Elle aura eu le temps aussi de m'expliquer qu'elle loge avec son père de 95 ans qui a perdu toutes les économies de sa retraite d'un seul coup comme tout le monde après la chute du régime. Mais les gens se débrouillent : ils achètent un appartement dans ces forêts de condos LEGO de l'ère communiste à un prix raisonnable et les retapent selon leurs moyens chez IKEA. Il n'y a pas à se plaindre les jours où l'ascenseur fonctionne.

Bye bye Sofia qui m'aura fait partager le cœur de ses habitants chaleureux marchant à tâtons vers un futur incertain ... incertain depuis toujours d'ailleurs.

Un voyage hors du commun en famille élargie

::: Par Louise Dupuy-Walker

Lors du mariage de mon fils Mathieu, il y a de cela 14 ans, à une jeune femme dont la famille était d'origine mauricienne, mon mari et moi nous étions promis d'aller un jour visiter cette île qui nous semblait bien être un paradis caché dans le lointain Océan Indien. Les années passaient sans que ce voyage rêvé soit pour autant mis au calendrier. Nous étions même loin de le planifier lorsqu'en janvier dernier, nous allons porter un cadeau à notre petite fille à leur résidence. Nous partions le lendemain pour le Panama et ne pouvions assister à l'anniversaire de naissance de cette dernière.

Nathalie, son épouse, nous apprend qu'ils ont dû rapidement organiser un voyage à l'île Maurice pour le mois d'août suivant afin d'assister à un mariage de famille. Sont impliqués dans cette expédition leurs quatre enfants, ses parents, sa sœur, son beau-frère et leurs deux enfants. Elle nous invite à nous joindre à eux en précisant qu'un petit autobus assurerait nos déplacements à l'intérieur de l'île. Toutefois, à la fois pour partir sur le même avion que la famille et pouvoir profiter des incroyables rabais offerts par Air Canada (qui se terminaient dans quelques heures), il fallait décider immédiatement de l'achat des billets d'avions.

Jamais n'avions-nous pris de telles décisions sous l'impulsion du moment. Il apparaissait évident qu'une telle occasion ne se reproduirait peut-être plus jamais. Visiter un pays avec des gens qui y ont vécu, rencontrer la famille mauricienne avec les petits enfants qu'on pourrait côtoyer tous les jours, semblait être un moment de vie tout à fait unique qu'il fallait saisir sans plus de considérations.

Nous n'avons pas du tout regretté notre coup de cœur. Ce fut un voyage tout à fait exceptionnel mais, il va sans dire un bien long périple : sept heures d'avion



pour Paris, cinq heures d'attente et douze autres heures coincés dans les minuscules sièges d'Air Maurice avant d'arriver à «Plaisance» en plus d'un décalage horaire de plus de huit heures. Nous sommes en leur hiver: en moyenne 25 degrés centigrades avec des petits orages quotidiens. Une île aux roches volcaniques noires et à la végétation luxuriante tant pour ses fleurs que pour ses nombreuses espèces de palmiers, quel contraste époustouflant!

Nous avons pu nous rendre à tous les points cardinaux. Les NgCheong et How Soon Yuen nous ont reçus comme des princes. Ils s'assuraient que nous pourrions goûter à tous les aspects de leur cuisine, apprécier la beauté des paysages, le talent des artisans, la richesse de leur histoire. Ils nous ont démontré tous les efforts qui sont consacrés à préserver les espèces végétales (comme l'ébène), marines (comme le corail) et animales (dont le Dodo¹ et quelques autres) qui ont bien failli être condamnées à l'extinction par l'avidité des marins et marchands qui avaient conquis et exploité ce territoire.

Étant considérés comme faisant partie de la famille mauricienne, nous avons pu questionner à volonté les gens que nous rencontrions au sujet de leur mode de vie, leurs motivations à rester ou partir de leur île. Ce fut également une occasion toute particulière d'échanger plus intimement avec notre fils et notre belle-fille et les membres de la famille NgCheong. Même si l'île est relativement petite, la parcourir prend de longues heures. Les chemins sont étroits. Les petits villages sont parsemés autour des routes de champs de canne à sucre. Ceci nous donne le temps de converser avec tous et chacun.

Nous avons été éblouis pas la curiosité des enfants

(dont l'âge variait de 12 ans à 2 ans et demi) pour les coraux et les poissons tropicaux, pour les centaines d'arbres d'un superbe jardin botanique.² Nous avons admiré leur habilité à faire de la plongée sous-marine avec leur père, à nager avec les dauphins ou bien à s'envoler en parachute. Nous avons eu l'occasion de nous familiariser avec la culture du thé, de la vanille, de la canne à sucre et avec la fabrication du rhum.

Nous avons pu visiter quelques musées, mais nous n'avons qu'effleuré la richesse culturelle de cette île qui a passé aux mains des Portugais, des Français, des Anglais avant d'avoir son indépendance. Ce pays demeure un poste majeur d'échange entre l'Afrique, l'Inde, la Chine et l'Angleterre à cause de sa situation géographique particulière, de la richesse de ses cultures et de ses fonds marins.

La communication verbale se tient en créole entre Mauriciens mais le français et l'anglais sont parlés par tous étant donné qu'ils reçoivent tout au long de leur parcours scolaire des cours donnés dans ces deux dernières langues. La culture française y est cependant prédominante tandis que l'anglais est la langue adoptée par le gouvernement et en général par le monde des affaires. Se déplacer et communiquer avec tous et chacun est donc particulièrement facile pour des Québécois.

Sera-t-il possible d'y retourner une autre fois, on peut encore en rêver...

Nous avons beaucoup voyagé, mon mari et moi, mais ce voyage à l'île Maurice est marqué pour toujours dans nos souvenirs comme un moment précieux de belles découvertes et de partage avec la famille élargie, notre famille.

¹ Le Dodo est un oiseau, de la taille d'une dinde, qui a tout de suite été repéré par les premiers explorateurs. N'ayant pas de prédateurs naturels et n'ayant pas des ailes suffisamment fortes pour lui permettre de s'envoler, il fut pourchassé et dévoré pour sa viande. Finalement il n'est resté que des ossements et des dessins pour témoigner de son existence. Il sert maintenant d'une quasi icône qu'on voit partout sur les objets offerts aux touristes.

² Le Sir Seewoosagur Ramgoolam est listé comme un des huit plus beaux jardins botaniques au monde.

Un voyage qui a changé ma vie

::: Par Benoit Jacques

La Grèce, pays des dieux. En 2002, Éros et Aphrodite m'y attendaient. J'ai fait la rencontre d'une charmante dame de Québec, diplômée de l'UQAM et retraitée de l'université Laval. Nous nous sommes installés à Québec, et ça fait maintenant 15 ans que nous partageons nos vies. Les dieux ont vraiment bien travaillé.



Mes grands-parents

Par Amaya-Clunes

M. Michel Tousignant, UQAM Montréal

Cher Collègue, cher Co-retraité :

je vous écris pour vous dire que j'ai vraiment beaucoup aimé le numéro sur les rapports entre grands-parents et petits filles et petits fils. J'ai donné, grâce à vous, un numéro à chaque enfant, ils étaient très très contents.

Malheureusement pour un certain temps je n'ai pas pu m'approcher ni participer aux activités de notre syndicat, du à mon hémorragie à la colonne vertébral, mais j'ai resté avec le projet dans mon mémoire. Ma proposition était de rappeler certains souvenirs et réflexions comparatifs, des rapports entre mes grands-parents et moi, et mes rapports comme grand mère avec mes petits enfants.

Mes grands parents étaient très proches, on vivait dans un même bâtiment dans trois maisons différentes mais semblables Rogelio y Fresia Elena vivaient dans le 2ème étage comme nous, et j'allais les visiter une fois par semaine pour les offrir un petit spectacle de poésie (Neruda, Mistral, etc.) plaçais devant un garde robe très beau avec des grands miroirs, un décor avec de reflets à l'infini. Il y avait des petits biscuits comme récompense.

Ma grand-mère maternelle Clara Josefina était veuve avec 7 enfants, de José Ramón, lequel était mort à Rome en allant visiter le Pape, pour avoir sa bénédiction. Ma grande mère dans ses dernières années était très malade au lit avec un cancer au sein, mais elle ne voulait pas qu'un médecin la touche et l'examine. Pour cela en Décembre, le mois de la vierge Marie, on installait un autel pour dire le rosaire dans sa chambre. Son fils, mon oncle curé dirigeait le rituel, et faisait procession dans la rue.



Visite de groupe. Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt.

∴ Par Michel Tousignant

En ce mardi 26 septembre 2017, endurant une canicule tardive exceptionnelle, une dizaine d'entre vous avons rendez-vous au musée de Pointe-à-Cailière pour être introduits à l'univers de l'Amazonie. Une guide hors pair en la personne de Lélia lafrat nous a communiqué sa passion pour ce coin du monde. L'équipe des visites du musée étant quelque peu intimidée par cette venue d'universitaires, elle a donc renvoyé le défi à une jeune anthropologue qui vibrait de toutes ses fibres en faisant le récit des mystères de l'Amazonie et de ses habitants. Formée au Brésil et familière avec les débats intellectuels autour de l'interprétation du chamanisme, elle nous a rassurés sur sa compétence dès les premiers moments si besoin était.

Cet avant-midi fut un véritable régal tout au long après avoir subi en préambule une projection multimédia sur l'histoire de Montréal et son 350^{ième} qui a été victime d'une panne technique en entrant dans le vingtième siècle. J'y ai tout de même appris que le parlement du Canada-Uni de Montréal avait été incendié en 1849 par des « terroristes anglos » qui s'en sont tirés mieux que les Patriotes avec la justice et ce parlement fut par la suite reconstruit à Toronto.

Enfin prêts à nous embarquer pour l'Amazonie, l'introduction de madame lafrat nous a bousculés dans nos préjugés au sujet des mythes écologiques de cette région mystique. La forêt amazonienne, qui couvre un tiers du territoire de l'Amérique du sud, par un phénomène tout à fait naturel, produit une pollution importante quelques mois de l'année, ce qui s'ajoute évidemment à la pollution humaine. Ce n'est donc pas à proprement parlé le poumon de la terre mais ce n'est pas une raison non plus de continuer de la détruire. Par ailleurs, l'Amazonie n'offrait pas le même spectacle à l'arrivée des colonisateurs que l'image véhiculée au 19^{ième} siècle et qui conditionne encore notre vision. Lors du début de la colonisation européenne, la forêt ne couvrait à cette époque lointaine que 40% environ de sa surface actuelle. La raison : l'Amazonie comptait à l'époque environ cinq millions d'habitants parlant plus de 2,000 langues ou dialectes. Pour nourrir tout ce monde, il fallait avoir recours à l'agriculture, un projet hautement périlleux dans cette forêt où l'humus ne couvre qu'une très mince surface. Le sol a donc été enrichi par le compostage au fil des siècles pour en faire une source de nourriture. Le manioc a constitué l'essentiel de la diète avec un procédé complexe pour débarrasser une variété de manioc d'un élément vénéneux. Le manioc est aussi à la base d'une bière appelée « cachiri » à laquelle on ajoute une forte concentration d'alcool dans sa version moderne.

La démographie des autochtones a par la suite été

réduite à aussi peu que 100,000 habitants dispersés dans une dense forêt qui se refermait. Ce fut le déclin de civilisations amazoniennes importantes et de leurs cultures complexes. Aujourd'hui, seulement 200 langues ont survécues, langues divisées en trois grandes familles linguistiques fort différentes. La plus répandue de ces familles est le tupi-guarani, parlée dans le sud. Viennent ensuite les langues arawakiennes plus au nord et s'étendant jusqu'aux Antilles et les langues caribes assimilées par les peuples arawak au fil de l'histoire. Pas moins de neuf pays sud-américains parlent certaines de ces langues et le guarani est une langue officielle au Paraguay. Il ne faut donc pas réduire l'Amazonie au Brésil car des pays andins tels le Pérou, l'Équateur, la Colombie et la Bolivie ont au moins la moitié de leur territoire en zone amazonienne.

L'Amazonie est aussi synonyme de chamanisme au centre duquel se retrouve le personnage du chamane, thème de cette exposition. On aura peut-être entendu parler du rite de l'ayahuasca, cette plante non pas hallucinogène mais qui favorise la vision d'images autour desquelles se construit une interprétation symbolique de l'expérience personnelle. Ce rite a d'ailleurs donné lieu à un commerce thérapeutique orienté vers des clients Occidentaux. Le rôle du chamane n'est cependant pas de guérir, mais bien de servir de diplomate, de médiateur entre plusieurs univers. La vocation de l'esprit du chamane est de voyager à l'extérieur du corps et d'aller à la rencontre des dieux, des animaux et aussi des peuples voisins avec lesquels on lutte, non pas cependant dans un esprit guerrier mais plutôt dans une volonté d'échange. On évoque ici les shuars ou jivaros, chasseurs de têtes, dont on extrait la partie osseuse pour réduire la tête à la taille d'un œuf. Nous avons appris par la suite que c'est pour se prémunir de l'esprit de vengeance de l'ennemi et pour s'approprier sa force et ses qualités. (C'est aussi le paradigme qui a prévalu au sacrifice des saints Martyrs canadiens sur la baie Géorgienne). Finalement, la visite a conclu sur un espace consacré aux Wayanas de Guyane française et à leur rite d'initiation ancestral, le maraké, qui consiste à subir des morsures d'insectes et à vivre en réclusion. Les chamanes malheureusement ont mal survécu au choc de la modernisation dans ces cultures. Plusieurs ont même été mis à mort par leur propre communauté pour des raisons peu explicitées. Il n'en demeure pas moins que la fréquentation des esprits du mal, exigée par la profession, peut favoriser le phénomène du bouc émissaire et causer un tort irréparable au recrutement de nouvelles vocations.

En terminant, le comité des affaires sociales de l'APR-UQAM mérite de voir ses efforts applaudis pour cette merveilleuse visite complétée par un repas communautaire au resto du musée.

Honneurs

∴ Par Marcel Rafie

Nous sommes heureux de signaler les honneurs rendus à deux collègues, membres actifs de notre association, Claire Lefebvre et Éric Rassart.

Professeure émérite du Département de linguistique, Claire Lefebvre a obtenu la médaille Pierre Chauveau de la Société royale du Canada (SRC) pour sa contribution exceptionnelle aux sciences humaines. Cette distinction a été créée en 1951, en hommage à Pierre J.O. Chauveau (1820-1890), écrivain et homme politique québécois, qui fut premier ministre du Québec de 1867 à 1873. Claire Lefebvre est reconnue internationalement pour ses recherches sur la genèse des langues créoles. Ses travaux ont contribué de façon significative à la compréhension du processus de création des nouvelles langues en général. Lauréate en 1994 du prix André-Laurendeau en sciences humaines de l'Acfas et membre de la Société royale du Canada depuis 2001, elle est l'auteure, notamment, de deux ouvrages majeurs publiés chez des éditeurs prestigieux: *Creole genesis and the acquisition of grammar. The case of haitian creole* (Cambridge University Press), paru en 1998, et *Relabelling in Language Genesis* (Oxford University Press), en 2014. Elle a également signé près de 150 articles et dirigé plusieurs ouvrages scientifiques. Conférencière recherchée, sa notoriété lui a valu d'être invitée dans plusieurs universités à travers le monde. Très engagée à l'UQAM, Claire Lefebvre a étroitement participé à la création de l'Institut des sciences cognitives, dont elle a été la première directrice, de 2005 à 2008.

De son côté, Éric Rassart, professeur émérite du Département des sciences biologiques, s'est vu décerner par la Faculté des sciences le 25 octobre, le titre de «Bâtisseur - volet recherche». La faculté avait déjà reconnu son travail en lui attribuant le «prix de la Recherche - volet carrière» en 2012. Détenteur d'un doctorat en biochimie de l'Université McGill, Éric Rassart a enseigné à l'UQAM de 1986 à 2014. Ses recherches ont porté sur deux thématiques majeures: les rétrovirus de souris et l'apolipoprotéine D (ApoD). Signataire et cosignataire de 142 articles scientifiques, dont certains ont été publiés dans des revues prestigieuses telles que *Blood*, *Cancer Research*, *Journal of Virology* et *Journal of Biological Chemistry*, il a présenté plus de 240 communications lors de congrès nationaux et internationaux. Éric a cofondé, en 2003, le Centre de recherches biomédicales BioMed et en



a assumé la direction lors de sa mise en place. Aujourd'hui, BioMed regroupe 39 chercheurs provenant de divers départements de l'UQAM, de l'Université du Québec à Trois-Rivières et de l'Institut national de la recherche scientifique/ Institut Armand Frappier (INRS-IAF).

Pour souligner son rôle de bâtisseur, une plaque commémorative et une brève description de ses contributions, a été apposée sur l'un des murs extérieurs du Cœur des sciences.

Claire et Éric sont régulièrement présents dans nos activités culturelles. Claire nous a fait partager sa passion des gemmes à l'occasion d'une assemblée générale voilà deux ans et demi. Et l'on se rappellera la mémorable visite du Vieux La Prairie en juin dernier organisée par Éric.

Nous avons également été informés en dernière heure que la Consule générale de France au Québec, Laurence Haguenaer, a remis le 15 novembre dernier les insignes de Chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur au professeur émérite Michel Archambault, du Département d'études urbaines et touristiques de l'ESG UQAM. Cette reconnaissance, la plus haute distinction française, vise à reconnaître la brillante carrière de Michel Archambault, son importante contribution

au rayonnement de l'industrie touristique française et son soutien sans faille à l'opérateur Atout France.

Détenteur d'un baccalauréat en commerce de HEC Montréal, d'une maîtrise en sciences de la gestion de l'Université catholique de Louvain et d'un doctorat en sciences économiques appliquées de l'Université libre de Bruxelles, Michel Archambault a d'abord travaillé dans le secteur privé avant de décrocher un poste de professeur à HEC Montréal. Embauché à l'UQAM à l'été 1991, il crée en janvier suivant la Chaire de tourisme, devenue depuis la Chaire de tourisme Transat, une référence dans la francophonie et dans le reste du Canada. Cette chaire, dont il a été titulaire jusqu'en 2012, a servi de modèle à la création de plusieurs autres chaires de recherche-innovation à l'UQAM.

Michel Archambault est aussi l'instigateur du Réseau de veille en tourisme, créé en 2004, un organisme dédié à la collecte et à la diffusion d'informations stratégiques, qui a été cité comme un modèle à suivre par la direction du tourisme de l'OCDE dans un rapport publié en 2010.

Au récipiendaire et aux deux lauréats, nos chaleureuses félicitations.

Critique du concert de *I Musici*

∴ Par Monique Lebrun-Brossard

Une trentaine de professeurs de l'Association des retraités de l'UQAM étaient réunis, salle Bourgie, le 26 octobre dernier, pour assister à un court concert des *I Musici* de Montréal. Ce concert, présenté dans la nouvelle formule « I concertini », sous les auspices de la Fondation Arte Musica, avait pour thème « La poésie de Vivaldi ». La configuration des sièges de la salle Bourgie avait été changée, de façon à ce que les spectateurs entourent l'orchestre, certains se retrouvant même assis sur la scène. Cette disposition favorisait la proximité du public avec les musiciens et permettait d'être plus attentif aux commentaires toujours pertinents du chef Jean-Marie Zeitouni sur chacune des pièces au programme.

Programme très équilibré par ailleurs, centré sur Vivaldi, mais faisant également place à Farina, un des précurseurs du baroque. Parmi les sept pièces de Vivaldi présentées ce 26 octobre, on notera particulièrement trois concertos pour flûte et deux pour piccolo, occasion pour la jeune flûtiste Jocelyne Roy de montrer la virtuosité de son jeu dans les deux instruments. Ces concertos constituent des remaniements de concertos précédemment écrits par

Vivaldi pour violon et autres instruments dans lesquels il fait la preuve de son don pour la poésie imagée, particulièrement sensible dans la pièce *La notte* (la nuit), qui ouvre le programme et *Il gardellino* (le chardonneret), qui le conclut.

I Musici s'est montré à la hauteur de sa réputation, non seulement dans lesdits concertos, mais également dans le *Capriccio stravagante* très coloré de Farina et dans deux œuvres pour cordes de Vivaldi, des *Sinfonia*. Le public a beaucoup apprécié la belle cohésion de cette quinzaine de musiciens, qui nous offrira toute l'année d'autres « concertini » dans l'inspirante salle Bourgie.



Le déclin de l'utopie

Jacques Pelletier. *L'université : fin de partie et autres écrits à contre-courant.*

Montréal, (Éditions Varia, 2017, 308 p.)

::: Par Michel Tousignant

Le lancement du dernier livre de notre collègue Jacques Pelletier s'est déroulé le mercredi 13 septembre dans les locaux de la librairie *Zone libre*. L'espace de la librairie permet de recréer une atmosphère très chaleureuse au milieu de ses collections soigneusement choisies et qui en font l'une des très bonnes librairies qui survivent à la modernité à Montréal. Un estimé bien relatif de l'assistance indiquait facilement une cinquantaine de personnes venues écouter avec grande attention le panel de la table-ronde. Comme le livre fait la généalogie d'une certaine histoire politico-littéraire du Québec depuis les débuts de la révolution tranquille, cette rencontre aurait dû normalement rassembler les vieux routiers des luttes de gauche, marxistes-léninistes et autres, qui ont coloré la vie intellectuelle québécoise de l'époque. Il n'en a rien été. Jacques s'était entouré de la jeune garde, les voix d'aujourd'hui et de demain, qui prennent charge de l'héritage de ce qui demeure des combats, des enjeux et des rêves d'hier. Il a aussi souligné l'excellence du support éditorial pour la révision du style. Et de façon très courageuse d'ailleurs car le manuscrit lui est revenu noirci par une avalanche de commentaires qui ont laissé peu de phrases intactes. Quand on accouche d'un livre à 70+, on se croit à l'abri de ce genre de désagrément avec quelque bonne raison, mais les risques du métier demeurent.

Les écrits de Jacques naviguent entre le politique et le littéraire, ce dernier pôle ayant été son port d'attache durant sa carrière académique. Son discours sonne en quelque sorte le glas de l'université, du moins l'université dans son projet utopique et généreux sous l'emblème de l'université du Québec des années soixante. L'auteur n'y va pas avec le dos de la cuillère et il clame sans s'en excuser la déroute à peu près totale de l'Université aujourd'hui. Au départ, construite sur le modèle de la saine gouvernance démocratique et de la cogestion, l'institution selon lui a progressivement basculé vers un modèle de marché avec une évaluation en dollars réels de la production intellectuelle.

Revenons au panel pour saluer la génération



montante. Autour de cette table, Simon Tremblay-Pépin, professeur à l'université Saint-Paul d'Ottawa, faisait figure de doyen malgré quelques décennies de différence d'âge avec l'auteur. Hommage remarquable, il a reçu la commande d'écrire la préface de ce recueil d'essais, une commande qui d'ailleurs scellait une longue amitié intergénérationnelle. Sa présentation a porté sur la dérive vers la droite depuis la position d'extrême centrisme autour de laquelle se situaient les principaux partis politiques au sortir de la révolution tranquille. Frédérique Bernier, professeure de littérature au CEGEP de Saint-Laurent, a renchéri

sur la déprime de la gauche qui s'est résignée à se satisfaire de défaites honorables. La voie de sortie est alors de se replier sur le littéraire, espace de vie qui accueille tout et permet de méditer sur la perte pour éviter l'avalement. Julia Posca et Julien Lefort-Favreau ont enchaîné sur la victoire du modèle technocrate qui laisse pantois quant aux pistes à suivre pour reprendre le fil des réformes de la révolution tranquille.

Le volume emprunte son titre au premier chapitre de ce recueil d'essais. Dans ce chapitre central qui sera le seul à retenir notre attention, l'auteur analyse la pensée de divers auteurs critiques sur la captation de l'université par un modèle de gouvernance basée sur les principes de la gestion des affaires. Il rend un vibrant hommage à notre regretté collègue Michel Freitag qui a lutté pour la sauvegarde d'une université plus humaniste. Il poursuit avec des penseurs comme Bill Readings (Etats-Unis), Michel Seymour (Université de Montréal, printemps érable) et Christophe Granger (France) pour ensuite décrire le long processus qui a conduit l'UQAM à abandonner peu à peu son modèle participatif à double structure (module/département) pour adopter une structure plus classique de facultés avec comme modèle de transition la formule des secteurs proposée par Daniel Vocelle. Et à l'aube du cinquantenaire de l'UQAM « il ne restera bientôt plus que le requiem d'une université défunte à entonner, à moins d'un improbable sursaut ».

Le parcours d'un intellectuel de chez nous : Georges Leroux

Christian Nadeau. *Georges Leroux, Entretiens.*

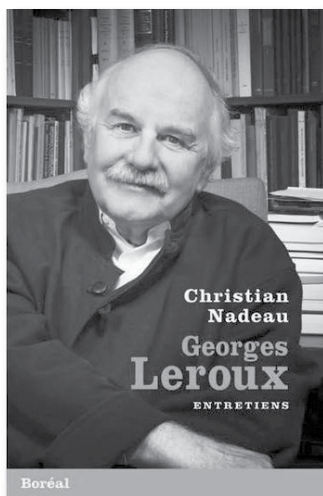
(Éditions du Boréal, 2017, 373 p.)

::: Par Jean-Guy Meunier

Il est émouvant de lire le parcours intellectuel d'un collègue avec qui on a œuvré pendant presque quarante ans : Je parle ici de celui que Georges Leroux a livré à Christian Nadeau sous la forme d'entretiens. Ceux-ci présentent, étape par étape, les moments charnières de sa vie intellectuelle. Georges est un des grands intellectuels du Québec. Il a émergé dans les racines mêmes du L'UQAM, à savoir, le Collège Ste Marie, mais il s'est construit au sein de l'UQAM dont il fut un acteur important de son développement.

L'intérêt de cette autobiographie intellectuelle est assurément le rôle de miroir qu'elle joue face à notre propre cheminement dans cette institution. Plusieurs collègues de ma génération la liront en se positionnant intellectuellement par rapport aux multiples thèmes qui y sont développés. Ces entretiens jouent un rôle de gabarit pour dessiner sa propre vie intellectuelle de professeur, de chercheur, d'artiste et je dirais même, d'administrateur. Georges a le talent de l'écrivain qui, bien que critique, sait situer les multiples acteurs, actions et événements dans une trame narrative intégratrice qui permet de les relier ensemble et d'en faire apparaître un sens. Sens qui certes demeure relatif, mais qui aide à dévoiler au lecteur celui qui lui est propre. Il traverse ainsi son enfance, son passage au collège, son enseignement universitaire, son dialogue avec l'art et son insertion dans le politique. Il raconte les multiples rencontres qui ont enrichi sa vie intellectuelle et nourri son action. Se dégage de cette lecture une vision complexe d'un intellectuel québécois où l'émotion croise la rationalité, où la fragilité confronte le charisme, où la critique se transforme en respect et admiration. On trouvera principalement dans ces entretiens le témoignage d'une passion continue pour la vie de l'intelligence où la solitude se régénère dans la rencontre avec les autres.

Un des points qui a retenu mon attention, on le devine, porte sur l'UQAM et plus particulièrement sur le département de philosophie où il fut mon collègue et ami pendant quarante ans. L'UQAM est née quelques années avant la Révolution Tranquille des années 70 et elle a participé de manière indirecte à l'infrastructure intellectuelle de cette révolution. Tant par son corps professoral et ses étudiants que par ses programmes et sa structure de gestion, l'UQAM fut un des milieux importants d'effervescence de la société québécoise. Et je dirais qu'elle le demeure encore.



Dans sa réflexion, Georges offre une compréhension des enjeux du Québec des années 60-70 et mis en scène dans la naissance de cette institution universitaire. Pour lui, l'UQAM est effectivement porteuse d'un projet social, mais dont les acteurs ne saisissaient pas toujours clairement la complexité et la dynamique des vecteurs qui la traversaient. Certains de ceux-ci-ci sont expliqués par la vision de quelques-uns de ces premiers dirigeants, telles celle du recteur Dorais et celle du sociologue marxisant Lapassade. Ceux-ci rêvaient, dit Georges, d'instaurer dans l'UQAM une structure

organisationnelle « d'autogestion ». Je me souviens personnellement que Lapassade définissait cette vision comme une véritable « matérialisation de la dynamique dialectique marxiste ». Une telle vision a évidemment donné une signature particulière à l'UQAM. Mais aussi elle ne fut pas sans effets problématiques : les énergies et les forces mises en œuvre dans la construction de l'UQAM se sont souvent consumées dans des crises importantes.

Le département de philosophie fut assurément un prototype de l'instanciation de cette vision autogestionnaire. Les relations entre le module et le département, mais surtout entre les collègues du département ont générée une suite de crises les unes plus fortes que les autres. Au-delà des chants des sirènes, l'autogestion avait son prix. Elle partageait entre ses acteurs les décisions et les actions à prendre. Et dans ce cas particulier, cet idéal d'autogestion, dans les faits s'est transformé en une cogestion. Or, on le sait dans une telle structure de décision, il y des risques que les motifs et finalités de l'action, malgré les discours rassembleurs les intérêts propres de chacun des cogestionnaires l'emportent discrètement sur les intérêts du groupe et de son rôle dans l'institution d'appartenance.

L'analyse de Georges nous révèle que cette vision autogestionnaire est encore éminemment présente dans l'imaginaire uqamien sous le nom de participation. Mais elle invite aussi à réfléchir aux défis que pose cette vision démocratique pour trouver les formes d'organisation qui lui permettent de négocier de manière efficace la complexité du monde académique actuel mais aussi du monde social dont il fait partie.

Érudition et passion

Jacques Allard. Sarah Zweig. D'amour et de guerre

(Éditions Hurtubise, 2017, 416 p.)

∴ Par André Vanasse

Est-ce que la lecture de *Rose de La Tuque*, premier roman d'une trilogie, s'impose si on veut comprendre ce deuxième titre? Ma réponse est non : Jacques Allard a eu la bonne idée, en introduction, de rappeler l'amitié profonde qui unit Rose et Sarah Zweig.

On ne s'étonnera pas que la guerre 1939-1945 prenne beaucoup d'espace dans ce roman. Par contre, Jacques Allard ne pouvait ignorer les auteurs de cette époque. En tête de liste, le grand Stefan Zweig, oncle adoptif de Sarah, mais aussi Virginia Woolf, qui fait l'objet de remarques pénétrantes, tout autant que Gabrielle Roy. Difficile de les nommer tous, depuis Louis-Ferdinand Céline, Thomas Mann, Jean-Paul Sartre, Colette et même Adolf Hitler et son *Mein Kampf*...

Ce roman est consacré au déroulement de la guerre 39-45, en particulier dans la ville de Londres. Les descriptions de la vie quotidienne ont été méticuleusement vérifiées. En sourdine, mais très intense, le désir amoureux qui habite Sarah Zweig, devenue espionne, sous le nom d'Estelle



Lavoie après avoir été emprisonnée à Petawawa pour entrée illégale au Canada. Elle aurait pu y demeurer longtemps, mais sa mémoire visuelle exceptionnelle additionnée à sa connaissance de plusieurs langues ont incité les autorités à la libérer pour la diriger vers Londres. Là-bas, elle se consume pour Hugues, frère de Rose, qu'elle a connu à La Tuque, et qui est devenu aviateur de guerre, mais dont elle est sans nouvelles.

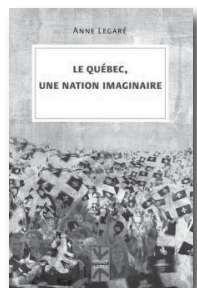
Entre les deux, une passion totale, mais douloureuse pour Sarah (on saura pourquoi en lisant le roman!). Pire encore, elle connaîtra la torture, ayant été capturée par la Gestapo. Survivra-t-elle? La question reste entière.

Si vous aimez les histoires d'amour où l'érudition se révèle le terreau grâce auquel éclosent les grands romans historiques, vous prendrez un énorme plaisir à lire *Sarah Zweig D'amour et de guerre*.

André Vanasse, ami de Jacques Allard depuis plus de 50 ans.

Deux autres collègues ont publié un livre en fin d'automne.

Nous espérons saluer ces sorties par un article dans le numéro 74.

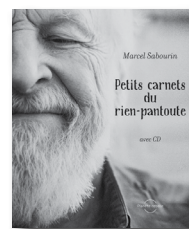


Anne Légaré.

Le Québec, une nation imaginaire.

Éditions :

Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 394p.



Michel Sabourin.

Petits carnets du rien-pantoute. (avec CD)

Édition :

Planète Rebelle, 2017, 108p.

Hommage à Yves Lacroix

::: Par Sylvain Lemay, UQO



Yves Lacroix a enseigné dans le département d'études littéraires. Il y donnait un cours sur la bande dessinée, avec passion et érudition. Il animait avec Philippe Sohet Le SKBLLLZ ! Le groupe se nommait *Groupe pour l'étude des récits en images* (GÉRI). Or Géri était le pseudonyme de Henri Gihon, l'auteur d'une bande dessinée publiée dans le journal *Tintin* à la fin des années 1960, une bande qui était titrée Skblllz. La lecture que proposait Yves des auteurs de ce domaine était d'une grande richesse et d'une grande originalité. Et, surtout, tout cela était fait avec une rigueur extrême. J'ai eu la chance de publier Yves dans l'ouvrage collectif que j'ai dirigé aux 400 coups en 2005, *Regards sur la bande dessinée*. Son texte, *Pour une définition minimale du médium est*, de loin, celui qui est le plus cité de ce livre. Yves est également le co-auteur, avec Philippe Sohet, d'un excellent ouvrage sur l'auteur Andreas, *L'ambition narrative* chez XYZ.

Yves ne sera pas oublié. D'après les messages que je vois passer sur les réseaux sociaux, son enseignement a planté énormément de germes chez beaucoup de ses anciens étudiants. Tout cela lui survivra.

Au revoir Yves. Et merci pour tout.

Hommage à Jan Palkiewicz

::: Extrait de La Presse,
édition du 4 novembre 2017



L'enseignement a été sa passion indéfectible, dominante et communicative; tout d'abord au Liban, où il a enseigné les sciences pendant douze ans, puis au Québec. Professeur au Collège Mont Saint-Louis, il a ensuite assumé des postes de premier plan à la Commission scolaire régionale de Chambly. À partir du milieu des années 1960, il y joua un rôle prépondérant lors de la démocratisation généralisée des premières écoles secondaires publiques à titre de directeur des études, puis de cadre responsable de la recherche et de la planification. En 1982, à la suite de ses études doctorales à l'Université de Montréal, il est devenu professeur-chercheur au département des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal pendant quinze années ; son champ de recherche principal fut la pédagogie collégiale. Actif et impliqué même à la retraite, il a sans cesse poursuivi son rêve d'associer qualité et apprentissages dans ses activités en tant que professeur associé à l'UQAM et à l'Université de Sherbrooke. Tout au long de sa carrière, il a toujours su soulever l'enthousiasme et le désir de dépassement chez ses étudiants et ses collègues. À ses yeux, l'éducation constitue le plus grand pouvoir d'évolution des individus et de transformation de sociétés à jamais plus humaines. Par l'exemple de ses activités et de ses interventions quotidiennes empreintes d'écoute, de respect, de délicatesse, d'empathie, de compétence et d'humour, Jan Palkiewicz a été pour plusieurs le modèle d'une personne éduquée.

Hommage à Cary Hector

∴ Par Sylvain Lemay, UQO



« Le décès du politologue Cary Hector, le samedi 14 octobre 2017, à Montréal (Canada), à l'âge de 83 ans, constitue « une très grande perte pour Haïti et la communauté haïtienne du Québec », estime l'éditeur Frantz Voltaire, directeur du Centre international de documentation et d'information haïtienne, caribéenne et afrocanadienne (Cidihca)... Docteur en sciences politiques, Cary Hector a eu une carrière universitaire au Canada, où il fut professeur de l'Université du Québec (Montréal). Il a ensuite enseigné et conduit des travaux en Haïti durant une vingtaine d'années. »

Alter-Presse, Lille, 17 octobre 2017.

« Cary a tenté justement de mettre à profit cette « interpellation démocratique » qui traverse les trente ans qui ont suivi le 7 février 1986 dans l'analyse qu'il propose des différentes interventions étrangères, en 1994, en 2004 et de 2004 à nos jours, et face à la « dépendance humanitaire » favorisée par la multiplications des ONG. Il n'a pas craint d'interroger ce que devient la souveraineté nationale dans un contexte d'occupation et il nous incite à réfléchir sur la contradiction qu'il y a à imaginer un processus démocratique à l'ombre d'une intervention étrangère. »

Laënnec Hurbon, Le Nouvelliste (Port-au-Prince), 16 octobre 2017.

Hommage à Bernard de Boutray

∴ Par Alfred Jaouich



Bernard de Boutray a été engagé à l'UQAM à la session d'automne 1969, tout frais après l'obtention du doctorat à Clermond Ferrand et un diplôme d'ingénieur de Rueil-Malmaison. Il a été très actif au sein du département des Sciences de la Terre en assumant sa direction en 1978 et de module en janvier 1990.

Il a pris une retraite bien méritée en septembre 2002. Il a été un collègue apprécié et toujours disponible pour coopérer dans les activités de terrain et de minéralogie optique. Il a su développer l'intérêt des étudiants dans les techniques de pétrographie, de pétrologie et de minéragraphie. Ses conseils pratiques et théoriques ont été très bénéfiques pour les étudiants de géologie. L'expérience acquise à cet effet a été fréquemment soulignée par nos finissants depuis le début de notre département.